



HAL
open science

**“ La possibilité d’une île : Tropique de la violence de
Nathacha Appanah ”, Ciclic, Livres et auteurs
d’aujourd’hui, octobre 2017**

Christine Marcandier

► **To cite this version:**

Christine Marcandier. “ La possibilité d’une île : Tropique de la violence de Nathacha Appanah ”, Ciclic, Livres et auteurs d’aujourd’hui, octobre 2017. Sélection Ciclic 2017, 2017. hal-01719180

HAL Id: hal-01719180

<https://hal.science/hal-01719180>

Submitted on 7 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sommaire

Les rédacteurs	2
ROMAN	
Martin , Bertrand Schefer	4
Pistes pédagogiques	10
Tropique de la violence , Nathacha Appanah	12
Pistes pédagogiques	18
Panorama : romans et récits à la première personne	21
POÉSIE	
Élégies documentaires , Muriel Pic	26
Pistes pédagogiques	32
Je, d'un accident ou d'amour , Loïc Demey	34
Pistes pédagogiques	40
Panorama : la poésie et le réel	43
BANDE DESSINÉE	
Le Tirailleur , Alain Bujak et Piero Macola	48
Pistes pédagogiques	55
Joker , Benjamin Adam	58
Pistes pédagogiques	65
Panorama : être lecteur de bande dessinée aujourd'hui	67
Ressources	71

Les rédacteurs

Thomas Anquetin, rédacteur en chef du livret, est agrégé de lettres modernes et enseigne au lycée Balzac de Tours. Il est l'auteur d'articles et de chroniques sur la littérature et le cinéma. Il est missionné par le rectorat d'Orléans-Tours pour la coordination pédagogique de *Lycéens, apprentis, livres et auteurs d'aujourd'hui*.

Marc Blanchet est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages, de proses, poésie, récits et essais. À paraître en 2018 : *Souffle de Beckett*, essai, et *Valses & enterrements*, proses, aux éditions La Lettre volée, et un essai en anglais sur le peintre Pierre Skira pour la Redfern Gallery (Londres). Il est également photographe.

Stéphane Bouquet est écrivain. Il publie ses recueils de poésie élargie aux éditions Champ Vallon. Derniers en date : *Vie commune*, 2016 ; *Les Amours suivants*, 2013. En avril 2018 paraît dans la collection « En lisant, en écrivant » de José Corti un recueil d'essais critiques, *La Cité de paroles*.

Guénaél Boutouillet est auteur, critique, formateur, médiateur. Il publie textes et articles sur le site *remue.net*, dont il est membre du comité de rédaction. Il anime des ateliers d'écriture et des rencontres avec des auteurs...

Johan Faerber est docteur en littérature française, spécialiste du Nouveau Roman et de la littérature contemporaine, directeur de collection aux éditions Hatier et Minard, conseiller éditorial des éditions Armand Colin et Dunod et enseigne en lycée.

Laurent Gerbier est maître de conférences en philosophie à l'Université François-Rabelais (Tours) et membre du Centre d'Études Supérieures de la Renaissance ; il enseigne égale-

ment à l'École Européenne Supérieure de l'Image (Angoulême). Ses travaux se partagent entre la philosophie morale et politique de la Renaissance et l'histoire de la bande dessinée du XIX^e au XXI^e siècle.

Tristan Hordé, agrégé de lettres modernes, lexicographe, participe à des colloques et à des études sur des écrivains contemporains (Bergounioux, Stéfano, Sacré, Jouve, Tortel, Prigent, Michel). Il publie des articles dans la *NRF*, *Europe*, *Recueil* et sur internet dans *Sitaudis*, *Poézibao*, *remue.net*, *ccp*.

Christine Marcandier, ancienne élève de l'ENS, agrégée de lettres modernes, est maître de conférences HDR en littérature française à Aix-Marseille Université. Ses recherches portent sur l'imaginaire et l'esthétique de la violence. Elle est co-fondatrice et co-rédactrice en chef du magazine culturel *Diacritik.com*

Julien Misserey a longtemps été libraire mordu de déconstruction narrative et de bande dessinée alternative. Il est cofondateur de l'association *ChiFouMi* dont il coordonne les actions (formation, ateliers pédagogiques, expositions, rencontres...) et assure la direction artistique.

Xavier Orain enseigne le français au lycée Camille Claudel de Blois. Titulaire d'un master sur la bande dessinée, il s'intéresse à l'histoire de la représentation et aux arts visuels.

Dominique Viart est essayiste et critique, et spécialiste de la littérature contemporaine, membre de l'Institut universitaire de France, professeur de littérature à l'Université Paris Ouest. Il est l'auteur d'essais sur Jacques Dupin, Claude Simon, François Bon, Pierre Michon, Eric Chevillard...

Roman

Tropique de la violence

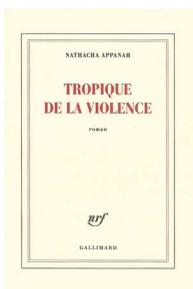
Nathacha Appanah est née en mai 1973 à l'île Maurice, dans une famille aux racines indiennes qu'elle évoque dans son *Petit éloge des fantômes* (Folio, 2016), recueil de nouvelles et textes qui forment un autoportrait diffracté de l'auteure. Avant de devenir écrivaine, Nathacha Appanah a d'abord été journaliste à Maurice puis en France où elle s'installe en 1998. Elle publie son premier roman, *Les Rochers de Poudre d'Or*, chez Gallimard, en 2003. Suivront *Blue Bay Palace* (2004), *La Noce d'Anna* (2005), *Le Dernier Frère* (2007), *En attendant demain* (2015), autant de romans travaillant les notions d'identité, de filiation et de destinée. C'est en 2016 que Nathacha Appanah publie *Tropique de la violence*, chez Gallimard, couronné par le Prix Femina des Lycéens, le prix Roman France Télévisions et le Prix Anna de Noailles de l'Académie Française. Parallèlement, Nathacha Appanah tient

des chroniques dans le journal *La Croix*. Elle y évoque régulièrement Mayotte.

Via journalisme ou littérature, il s'agit pour elle, comme pour Anita, personnage d'*En attendant demain*¹, de savoir « regarder : couleur, teinte, forme, aspect, matière, ombre, lumière [...] viennent se loger dans un coin de son cerveau (cet animal aux mille lumières, portes, cachettes et couloirs), se mettent en sommeil pour se réincarner plus tard dans une nouvelle, un poème, un article ». Cette poétique de l'« ici et maintenant »² fut celle de deux années passées à Mayotte (2008-2010), où elle retourna en 2015 pour finir *Tropique de la violence* : s'imprégner d'un lieu, de sa violence et sa beauté, pour composer un roman paradoxal, entre réel et fiction, réalisme et légende.

Nathacha Appanah

par
Christine
Marcandier



1. *En attendant demain*, Folio, 2016, p. 28.

2. *Ibid.*, p. 45 : « Il n'y a rien qui lui échappe, tant son désir d'être ici et maintenant est puissant ».

ANALYSE

La possibilité d'une île

Tropique de la violence est un roman de l'« ici et maintenant ». Mayotte, île de l'océan indien et 101^e département français, terre de mélanges, lieu dont on sait « qu'il suffira d'un rien pour qu'il s'embrase ». Cinquante-trois fragments se succèdent qui ne sont ni vraiment des chapitres ni seulement des monologues mais cinq voix qui entrent en écho pour raconter une explosion de violence, en croisant histoire intime et récit collectif. Chaque fragment est précédé d'un prénom, comme le serait une réplique dans une pièce de théâtre. D'ailleurs le roman obéit lui aussi à une unité de lieu, de temps et d'action, nœud tragique que le dialogisme déploie et diffracte. *Tropique de la violence* est un roman comme une île, un lieu dense, brut, à l'unité paradoxale puisque composée de pluriels, comme le souligne le double singulier du titre : tout est soumis à des tensions, à commencer par la temporalité du récit puisque tout se recompose depuis une double fin (la mort de Marie, le meurtre commis par Moïse). Le récit est une ample analepse (un retour à ce qui a précédé cette double fin) et, pour le lecteur, l'aventure proleptique d'événements qui pourraient expliquer ce double drame. Le « Tropique » du titre est donc tout à la fois une géographie et cette tension, entre resserrement tragique et expansion polyphonique des points de vue.

Une structure polyphonique

Cinq vies se télescopent donc dans cet âpre roman qui croise réel et légendes, poésie et politique, cruauté et échappées.

Il y a d'abord la voix de Marie, une infirmière qui a quitté la France pour suivre Cham, « ce grand Noir qui vient d'une île appelée Mayotte » (p. 12). Elle aime avec passion ce paradis, avant d'y découvrir l'enfer : elle ne parvient pas à avoir d'enfant et Cham la quitte. Mais elle pourra enfin adopter un bébé clandestin, Moïse, l'élever, le chérir jusqu'au moment où tout bascule, quand Mo se rebelle contre son éducation de blanc... Marie parle depuis un au-delà, elle qui a succombé à un AVC à 47 ans.

Puis Moïse évoque la mort de sa mère mais aussi la violence qui s'est soudain emparée de lui. Il a tué Bruce, le chef du bidonville : « je m'appelle Moïse, j'ai quinze ans et, à l'aube, j'ai tué » (p. 33).

À ces deux voix principales s'ajoutent celles de Bruce, « roi de Gaza », marginal et violent qui, comme Marie, parle depuis la mort ; celle d'Olivier, « un flic qui applique la loi française sur une île oubliée » (p. 53) et enfin celle de Stéphane qui dirige une association d'aide aux jeunes. Chacun des personnages révèle au lecteur une pièce du drame, une même scène peut être racontée sous un angle différent, montrant qu'aucune vérité n'est univoque, que tous les personnages sont à la fois victimes et coupables. Quand le récit commence, le drame s'est déjà produit, l'histoire a la force tragique de l'accompli, et il s'agit pour Nathacha Appanah moins d'expliquer que d'exposer la lente et terrible montée d'une violence tout autant sociale qu'intérieure, puisque chaque personnage est prisonnier de forces qui le dépassent, d'une situation dont il hérite et qui pèse sur son destin.

Mayotte, tropisme de la violence

Tropique de la violence laisse ainsi peu à peu irradier une tension tout autant fascinante qu'elle est parfois insoutenable, cette « onde destructrice, cette énergie brûlante qui sort d'on ne sait où » (p. 51), du « vert épais du lac » (p. 50) selon les légendes mahoraises.

Mayotte, en proie à une violence endémique qui ne demande qu'à exploser, est le personnage principal du roman. « Ce pays nous broie, ce pays fait de nous des êtres malfaisants, ce pays nous enferme entre ses tenailles et nous ne pouvons plus partir », dit Marie (p. 20), phrase à laquelle répondent celles de Moïse : « cette île, Bruce, nous a transformés en chiens » (p. 34), « cette île a fait de moi un assassin » (p. 35).

La violence y est multiple ; elle est d'abord liée à une situation sociale et politique explosive. Nathacha Appanah dit un territoire oublié de la métropole, dans des pages qui condamnent l'inaction des politiques et l'impuissance des associations caritatives, elle raconte les tensions liées à l'Eldorado que représente ce département français pour des migrants qui tentent de le rallier en kwassas kwassas, « ces embarcations de fortune dans lesquelles s'entassent des clandestins venus d'autres îles des Comores » (p. 15) et périssent bien souvent noyés ; elle dit aussi les cambriolages, les viols et agressions sexuelles (p. 137).

Du réel à la fable

Mais *Tropique de la violence*, récit ancré dans l'actualité, n'est pas un reportage. C'est dans et par la fiction que cette violence s'incarne, sur le corps de Mo (sa cicatrice), dans l'AVC de Marie, le meurtre de Bruce, le viol de Mo ou le massacre de son chien. Tous les personnages ont subi la violence avant d'y succomber. L'enfance est l'autre territoire

qu'explore Nathacha Appanah qui refuse que l'on ferme les yeux face aux mineurs isolés qui survivent par le vol et la drogue.

Tous les exclus se retrouvent à Gaza, épicerie de cette violence. « Gaza c'est un bidonville, c'est un ghetto, un dépotoir, un gouffre, une favela, c'est un immense camp de clandestins à ciel ouvert, c'est une énorme poubelle fumante que l'on voit de loin. Gaza c'est un no man's land violent où des bandes de gamins shootés au chimique font la loi. Gaza c'est Cape Town, c'est Calcutta, c'est Rio. Gaza c'est Mayotte, Gaza c'est la France » (p. 51). On retrouve dans cette description le mouvement d'expansion de l'ensemble d'un roman qui toujours se déploie depuis des espaces insulaires pour dépasser sa signification première, son ancrage initial et devenir fable ou allégorie.

La violence réelle est doublée par celle que narrent les contes mahorais, avec leurs fantômes et superstitions, le lac comme lieu même de concentration des peurs ou Moïse dont les yeux trahissent qu'il est « fils du djinn » (p. 40). Ces légendes sont appariées au récit biblique des origines, que l'on pense aux prénoms des personnages, à Moïse arrivé un jour de déluge (p. 22) dans la vie de Marie, âgée de 33 ans, ou aux barques des clandestins, arches fragiles. Tout se dit depuis des origines plurielles et équivoques. Le recours aux légendes gomme l'aspect documentaire d'un récit fondé sur l'observation précise d'un lieu et des tensions géopolitiques ou sociales qui le traversent.

Un récit de la disjonction

Mayotte est cette terre de contrastes, avec ses paysages sublimes et les cadavres qui jonchent son sol et sa lagune, ses manguiers somptueux dont les fruits aigres pourrissent, selon une image symbolique de la page 41. Le déchirement identitaire de Moïse figure cet éclatement du lieu : français par sa mère adoptive, il est arrivé sur une plage depuis une autre île comorienne ; noir, il a été élevé en occidental privilégié. Ses yeux vairons disent la tension disjonctive qui traverse l'ensemble du roman. L'intrigue est ce tropique, une ligne qui unit les contraires : réalisme et fable, beauté et violence, pour dire la réalité d'un territoire insulaire, rendre la parole aux voix tuées et refuser, comme Olivier, de « vivre dans une dimension parallèle où ce qui se passe ici ne traverse jamais l'océan et n'atteint jamais personne » (p. 52-53). Nathacha Appanah donne voix aux oubliés de l'histoire, de là où elle écrit « les mensonges ne servent à rien » (p. 11).

Naissance des fantômes

Chaque personnage de *Tropique de la violence* est un territoire insulaire qui, comme le corps de Mo est « un lieu clos » où s'accumulent « les mots, les pensées » (p. 101-102) jusqu'au débordement fatal. Chacun confie une part du drame et explicite son lien aux autres protagonistes, selon un réseau complexe de causes et conséquences, en partie tragique, en partie « effet papillon qui nous pète à la gueule » (p. 51-52). La violence du roman n'est pas celle désincarnée des statistiques (p. 125), elle s'inscrit dans les corps et les paysages, elle est lutte pour des territoires symboliques — ainsi l'antagonisme de Mo et Bruce. Pour ce dernier, descendant d'esclaves, « né ici », Moïse, adopté par une Française, est un *mugunzu*, un étranger. À Mayotte, un « ici » s'oppose au « là ».

Mémoires d'outre-tombe

Le roman s'ouvre sur un seuil paradoxal, à la fois début et fin. Lorsque Marie commence sa confession sous la forme d'une autobiographie ramassée (avec l'anaphore de son âge pour rythmer les différentes stations de son chemin de croix), tout est advenu : elle est morte d'un AVC, son fils adoptif a déjà tué Bruce, « le roi de Gaza ». Les causes de ce geste seront la seule aventure du sens, dans une tension extrême nourrie de soudains déchaînements de violence. Tout est donc paradoxalement « là » quand commence le récit, que ne demeure que « ce qui n'est plus ». Ce « là » est le creuset, comme le moteur du roman¹. L'adverbe, qui sonne comme une note musicale, a un sens tout à la fois géographique, temporel et littéraire.

Transfiction

Il est ce « là » hérité d'un roman d'Henri Bosco, *L'Enfant et la rivière*, qui ne se trouve pas en épigraphe par hasard et se donne moins comme le référent de Nathacha Appanah écrivant *Tropique de la violence* que celui de son personnage en épice de toutes les intrigues, Moïse. Ce livre lu et relu, aimé au point d'appeler son chien Bosco (p. 27), lui est comme un refuge, le symbole de sa propre enfance perdue, en contraste avec la violence et la brutalité de son quotidien. Mo connaît par cœur ce roman et un passage entier figure entre guillemets aux pages 28 et 29, montrant qu'il est un ailleurs culturel et linguistique pour l'enfant qui le découvre avec sa mère mais aussi la préfiguration

Pages 9-11, jusqu'à
« Je me souviens de
ça. »

de sa propre histoire puisque Gatz, comme lui, a des origines mystérieuses, qu'il est comme un miracle. L'adverbe « là » revient d'ailleurs quand Mo, perdu, tente de reprendre pied : « ce livre-là était comme un talisman qui me protégeait du monde réel », « les mots de ce livre étaient comme une prière que je disais et redisais », « ouvrir ce livre c'était comme ouvrir ma propre vie, cette petite vie de rien du tout sur cette île, et j'y retrouvais Marie, la maison, et c'était la seule façon que j'avais trouvée pour ne pas devenir fou, pour ne pas oublier le petit garçon que j'avais été » (p. 126-127).

Trouver un lieu

Mais ce « là » inaugural ne se rapporte pas qu'à Moïse, il est aussi Mayotte cadre du roman, ailleurs social, culturel et linguistique — cf. le glossaire en fin de volume ou les mots rares et sonores de notre extrait (« dugongs », « coelacanthes »). Il est l'inquiétante étrangeté d'une île que Marie a découverte et jamais totalement apprivoisée avant de mourir et d'enfin tout comprendre : « de là où je vous parle, les mensonges et les faux-semblants ne servent à rien » ; il est ce « là » d'outre-tombe, un au-delà des temporalités et des espaces quand « ne subsistent que le bord des choses et le bruit de ce qui n'est plus », ce « là » devenant un « ça », glissement phonique et paronomase (« je me souviens de ça »).

« Là » est aussi le passé décomposé en strates narratives, le centre où se croisent cinq destins et cinq voix, le lieu même du roman, ce « là » vers lequel se dirige l'ensemble du récit, moment de révélation, mais aussi lieu depuis lequel il s'écrit puisque, lorsque Marie prend la parole, tout est advenu. Il est l'espace de la nécessité et de la fatalité (« il faut »). « Là », ce sont enfin tous les lieux qui concentrent les tensions, Gaza, le lac, et surtout la plage de Bandrakoumi où Mo « bébé » est arrivé en « barque » avec d'autres migrants clandestins, où Marie ne l'a jamais emmené, où Stéphane le conduit enfin pour le laisser seul : « c'est là » (p. 128).

Ce monosyllabe concentre donc l'intrigue, il l'énonce par une série de sous-entendus qui ne se révéleront que peu à peu au lecteur, de mots posés là, dans cet *incipit*, qui ne trouveront leur sens qu'au fil du récit. Il est à lui seul un art du roman, ce tropique qui unit ses violences et ses histoires, le réel et les légendes qui tentent de lui donner sens, cet espace d'une vérité dans et par la fiction puisque « là » les mensonges n'ont pas lieu d'être et que lire reviendra à « croire » ce qui s'énonce depuis un au-delà.

1. Cf. « Là », entretien avec Nathacha Appanah, *Diacritik*, juin 2016 : www.ciclic.fr/ressources/tropique-de-la-violence